

conduite du Sultan et la proclamation impériale que les délégués adjoints Labib et Gadban ont adressée aux Rouméliotes.

Il est certain que le chemin de fer d'Andrinople transporte sans cesse des pièces d'artillerie, des armes et des munitions pour les corps stationnant à la frontière de la Roumélie orientale.

Conditions de paix repoussées

Belgrade, 5 décembre.

Le conseil de cabinet serbe, après s'être réuni pendant trois jours consécutifs à Nisch, a repoussé d'une manière absolue les termes de l'armistice proposé par la Bulgarie, et a décidé de reprendre les hostilités.

Comme les puissances pressent la Serbie de suspendre les hostilités, les commandants serbes ont reçu l'ordre de ne pas recommencer les opérations militaires avant que les Bulgares aient repris l'offensive.

Les Bulgares exigent, comme préliminaires de paix, que la Serbie évacue tout le territoire du district de Widdin. Tandis qu'ils continueraient eux-mêmes à occuper le district de Pirot.

La question de l'indemnité a déjà été écartée.

Néanmoins les conditions bulgares sont encore trop onéreuses et soulèvent une violente agitation.

La Porte a adressé une circulaire aux puissances pour leur signifier qu'elle était à elle seule, et non au prince de Bulgarie, qu'il appartenait de régler les conditions de l'armistice avec la Serbie.

Le secours du Montenegro

Cattaro, 5 décembre.

Rien ne change l'aspect du conflit serbo-bulgare, si ce n'est le secours inespéré que le prince Nikita de Montenegro pourrait offrir aux Serbes.

D'après la Gazette officielle du Montenegro, en effet, le prince a déclaré, dans un conseil de guerre tenu à Rhika, qu'il ne pouvait permettre qu'il se formât une grande Bulgarie et encore moins que les Bulgares envahissent la Serbie.

Si cette invasion avait lieu, les Serbes et les Monténégrins, étant de même nationalité, la sympathie de ces derniers pour leurs frères serbes les déterminerait à se joindre à eux pour repousser un danger commun.

LA QUESTION

DE

LOHENGRIN

Il est temps d'aborder de front cette question de Lohengrin, embrouillée de déclamations et de considérations parasites. Aurons-nous Lohengrin, cet hiver, à l'Opéra-Comique, ou ne l'aurons-nous pas? Tout est là. Si nous l'avons, nous serons simplement au niveau de Vienne, de Pétersbourg, de Moscou, de Munich, de Berlin, de Rome, de Bologne, de Madrid et même de Lisbonne, où ce chef-d'œuvre fait, depuis longtemps, partie du répertoire. Si nous ne l'avons point, nous sommes en droit de rechercher quelles raisons sérieuses s'opposent à sa représentation.

On m'assure que M. Carvalho, ayant mis les principaux rôles à l'étude, s'est senti, depuis peu, envahi de caïntes subites. Une cabale se préparerait en vue de rendre l'audition impossible, et de démarches instantes seraient faites auprès du ministère pour obtenir l'interdiction de l'œuvre de Wagner sur une scène parisienne. A la tête de ce mouvement, on se plaît à montrer un homme de lettres et un musicien M. Paul Déroulède, le président de la Ligue des patriotes, et M. Diaz, le fils du paysagiste célèbre et l'auteur de la Coupe du roi de Thulé.

Je ne fais, en les nommant tout haut, ainsi qu'on les nomme tout bas, que les mettre à même de s'expliquer, s'ils le jugent convenable. Eu ce qui touche M. Déroulède, j'oserais gager que le bruit est calomnieux, car je le crois trop avisé pour compromettre la mâle et sainte notion de patriotisme dans un débat où l'Art seul est en cause. En ce qui touche M. Diaz, je n'ai aucun motif de croire qu'il en soit autrement. Mais, encore un coup, voilà les bruits qui courent et je les donne ici comme ils sont.

Ce qui s'opposerait à la représentation de Lohengrin à Paris, ce serait donc un prétendu respect des conventions patriotiques. Je demande la permission de discuter ce point de vue singulier en bon Français, qui n'entend point raillerie sur la dignité de la France, mais aussi en artiste ennemi des confusions d'idées et des préjugés accommodés en passions.

L'Allemagne de l'empereur Guillaume a eu, naguère, un glorieux musicien appelé Richard Wagner. Cet artiste, d'un profond génie et supérieurement germanique, garda toute sa vie, pour sa patrie, un culte plein d'attendrissement. Jamais il ne parlait de la Germanie qu'en paroles ardentes; il en voulait exprimer, en ses ouvrages, les traditions et les aspirations, et il y parvenait. Plusieurs sessions en France le mirent en contact avec l'esprit français; ce qui perfectionna son sens critique et l'induisit en réflexions fécondes sur les conditions respectives de l'art et de la vie. Le malheur est que, sur ses entrefaites, une partition de lui, le Tannhäuser, jouée à l'Opéra en 1862, y succomba aux efforts d'une indignité cabale.

A la suite de cette aventure, le maître épousa le Rhin, puis se fixa en Bavière, sous la protection du roi Louis, qui vit en lui le seul grand homme de son règne, et qui vit bien. Ses chefs-d'œuvre s'ensuivirent, pour la plus grande gloire de l'art allemand; après Lohengrin, on eut

Tristan, après Tristan, les Maîtres Chanteurs, et, après les Maîtres Chanteurs, l'Or du Rhin et la Walkyrie.

Soudain, la guerre éclate entre l'Allemagne et la France — guerre atroce qui nous coûtera deux provinces et grâce à laquelle, en plein palais de Versailles, l'ancien Empire germanique sera ressuscité et proclamé. Les pays allemands s'exaltent. Qui se fut attendu à de pareilles grandeurs? Plus patriote que personne, Richard Wagner ne contient pas sa joie. Il écrit une Marche impériale en l'honneur du souverain, une ode en l'honneur des armées allemandes qui assiègent Paris. Il fait plus: dans un jour d'humeur fantasque, il jette sur le papier une façon d'opérette burlesque dont la ville assiégée est le théâtre.

Cette opérette, sur laquelle nous demanderons, tout à l'heure, des renseignements à l'auteur lui-même, ne se recommandant, je le dois dire, que par sa haute ineptie tudesque. J'ajoute qu'un théâtre de la banlieue de Berlin, auquel on la propose, n'hésite pas à la refuser. La chose passe, d'ailleurs, à peu près inaperçue, et c'est seulement par la publication du Voyage au pays des milliards, de M. Victor Tissot, qu'elle arrive à la connaissance des Parisiens.

Aussitôt, grand colère et grand tapage: les adversaires des doctrines musicales de Wagner s'emparent de l'incident principalement pour battre en breche sa musique. Des lors, si un compositeur en toute occurrence devient œuvre pie. On déclare les wagneristes antipatriotes presque indignes du nom de Français. C'est là l'origine du gâchis et de la confusion des idées. A une question d'art très élevée, on a simplement substitué une fausse question de patriotisme.

Or, au mois de février 1882, le maître étant venu à mourir, chacun se prend à penser: « La situation va se détendre. On ne garde point rancune à un cadavre. Les haines s'évanouissent et les chefs-d'œuvre apparaissent plus éclatants. » De fait, les concerts commencent à nous offrir d'abord de longues scènes, puis des actes entiers, des drames wagneriens. Tout marche à merveille. Pour un misérable coup de sifflet risqué de ci, de là, de telles salves d'applaudissements retentissent que les querelles semblent oubliées. Mais voici qu'au jour où l'on annonce la mise à l'étude, à l'Opéra-Comique, d'un ouvrage du maître de Bayreuth, les partis-pris se réveillent; on ne parle de rien moins que de cabales.

De bonne foi, ce revirement prête à rire.

Est-ce donc la fameuse pièce contre les Français, Une Capitulation, qu'il s'agit de représenter? Certes, s'il en est ainsi, je comprends que l'on s'insurge. Mais point de tout! Il s'agit de Lohengrin, d'une œuvre inspirée de la légende française; d'une œuvre héroïque, absolument pure, merveilleusement haute, dont l'action ne se déroule même pas en Germanie, mais bien en Flandre, au bord de l'Escaut; d'une œuvre qui n'exalte aucune race contre aucune race, qui n'exalte personne au détriment de personne, qui n'emporte nos imaginations que vers les cimes, d'une œuvre, enfin, souverainement harmonieuse et mélodieuse, qui s'est imposée partout à l'émotion des auditoires. Et c'est d'un si beau drame musical qu'on veut nous priver au nom du patriotisme! D'honneur, on se moque de nous.

« L'auteur haïssait les Français! » s'écrie-t-on: Je lui ai entendu dire cependant: « On prétend que j'ai eu à me plaindre des Parisiens. Ah! si l'on savait tout ce que j'ai eu à supporter de mes compatriotes! Une autre fois, faisant allusion à sa triste comédie, il laissa tomber ces mots d'un accent presque amer: « Il y a, entre Paris et moi, des choses étranges à la musique, des choses douloureuses. Mais n'y revenons pas; c'est passé! » Du reste, lorsqu'on parle de cette Capitulation, qui est, à la bien prendre, une insanité, on oublie de citer la préface écrite en 1873. Je ne veux pas défendre Wagner: seulement, je prie qu'on ne l'attaque pas uniquement sur des ou-dit, et je me fais un devoir de transcrire ici quelques-unes de ces explications:

« Des le commencement du siège de Paris par les armées allemandes, écrit-il en manière d'avant-propos, j'appris que les auteurs dramatiques allemands se mettaient à exploiter, sur nos scènes populaires, les embarras de nos ennemis. Je n'y pouvais rien trouver de choquant, puisque déjà, avant la guerre, les Parisiens s'étaient, pour leur amusement, donné en représentation nos malheurs qu'ils supposaient certains. Si maintenant je communique à mes amis le texte de cette farce, ce n'est certainement pas pour ridiculiser les Parisiens après coup. Je n'ai voulu mettre au jour aucun autre côté du caractère français que celui qui, par contraste, fait justement éclater notre ridicule, à nous autres Allemands. Les Français, en effet, savent se montrer originaux dans leur folie même, tandis que nous, par notre éœurante imitation de leurs travers, nous descendons même au dessous du ridicule. »

Voilà des éclaircissements qu'il n'est pas fort honnête, à mon gré, de passer sous silence. En voyez-vous de plus frappants encore? Ouvrez la lettre adressée en 1876 à M. Gabriel Monod, directeur de la Revue Historique: « Je n'ai pas eu l'intention, dit formellement l'auteur de Lohengrin, d'offenser ou de provoquer les Français; j'ai voulu simplement détourner mes compatriotes de l'imitation de la France, et les inviter à rester fidèles à leur propre génie, s'ils veulent faire quelque chose de bon. Je ne prétendais en rien rabaisser le génie des nations romanes, parmi lesquelles la France a seule conservé aujourd'hui la force créatrice. Rappelez-vous, au surplus, la conclu-

sion de ma farce, composée au pire moment de la guerre, dans une disposition amèrement ironique. Les intendants et les directeurs des théâtres allemands se précipitent dans Paris assésie afin d'emporter, pour leurs théâtres, toutes les nouvelles beautés en fait de pièces et de ballets. »

Ainsi, Richard Wagner, Allemand, a fait dans une forme plus ou moins malheureuse, avec un goût plus ou moins équivoque, acte de patriotisme allemand. Il ne nous aimait point, soit! Mais il ne nous a pas diffamés au degré qu'on assure. Au demeurant, soyons plus équitables: en temps de guerre, le patriotisme est de frapper l'ennemi le plus fort possible, et c'est sottise d'attendre une générosité du vainqueur.

Eh! pardieu! nous sommes d'étranges personnes. Nous n'avons rien moins que la prétention d'être aimés de tout le monde, comme si nous n'éprouvions jamais d'antipathie pour qui que ce soit. Notre fatigue dépasse toute borne. Nous voulons siffler Wagner parce qu'il préfère sa patrie à la France. Que ne sifflons-nous aussi Mozart, dont les lettres respirent contre nous une haine quasi-féroce! Et Weber qui ne pouvait entendre sans colère le nom d'un Français! Et Mendelssohn, aux yeux duquel tout Français était une façon de pantin comique. Et M. Verdi, qui n'a jamais caché le peu d'estime qu'il fait de nous! On ne nous a rien laissé ignorer de ces choses, mais rien ne nous empêchera d'applaudir Don Juan, la Flûte enchantée, le Mariage de Figaro, Freischütz, Aida, voire Rigoletto.

« Que nous importent les petitesesses de l'auteur, disons-nous, lorsque nous avons devant nous la grandeur d'une œuvre? » Cela est bien dit; seulement, poussez la logique jusqu'au bout. Ce qui est vrai pour Weber, pour Mozart, pour M. Verdi ne saurait être faux pour Richard Wagner. Ce maître a eu des petitesesses; mais il a fait des chefs-d'œuvre, et, de plus, il s'est couché dans le tombeau. Jouissons en paix de ses chefs-d'œuvre, et que le souvenir de ses défauts et de ses antipathies personnelles demeure caseveli avec ses ossements.

Et ce n'est pas encore tout. Puisque je descends au fond de notre conscience, qu'on me réponde si, depuis 1870, nous avons toujours montré, vis-à-vis de l'Allemagne, une dignité de langage et une équité exemplaires? Avons-nous omis volontiers une seule occasion de lui marquer de l'humeur, de la ridiculiser, de la faire haïr? Que chacun de nous se rappelle ses indignations multipliées. Pour ne point sortir du cercle des musiciens, je demande à M. Gounod s'il n'a pas gardé au cœur la plaie de l'Année terrible, et s'il ne s'est jamais élevé en termes véhéments contre les conquérants de notre Alsace et de notre Lorraine? Et, cependant, on joue Faust, Mireille et Roméo sur les scènes de la Germanie. Je demande à M. Ambroise Thomas, s'il a caché sa honte et sa douleur française, au lendemain de nos revers? Et, cependant, sa Mignon ne s'est point vue repoussée des théâtres de l'Empire. Je demande à M. Massenet, l'auteur de la Suite alsacienne, s'il n'a jamais débordé de patriotiques colères? Et, cependant, l'Hérodiade a été représentée de l'autre côté du Rhin.

M. Camille Saint-Saëns a publié tout un recueil d'a lietes, à l'effet de nous prouver qu'il est grand patriote, et nous savons de lui une belle Marche héroïque, dédiée à la mémoire d'Henri Regnault. Et, cependant, aussitôt après la guerre, il n'hésitait pas à aller donner un concert à Bade et, trois ou quatre ans plus tard, le théâtre du grand-duc de Weimar avait la primauté de son opéra Samson et Dalila. La musique des maîtres Français est couramment exécutée en Allemagne: M. César Franck, M. Lalo, M. Widor et maints autres peuvent l'attester.

La représentation de Lohengrin à Paris ne sera pas seulement heureuse, elle sera souverainement utile; elle est presque nécessaire. Le public, désabusé des vieilles farces, souhaite ardemment du nouveau. Montrez-lui ce que tous les musiciens de tous les pays, sans exception, acceptent comme un chef-d'œuvre et qu'il puisse s'écarter. Faites-lui voir ce qui est sorti de l'Allemagne: il verra de ce que la France en doit tirer, d'enseignement. Soyons, en un mot, soldat en temps de guerre et jouissons patifiquement des belles œuvres en temps de paix. Voilà ce que conseille le patriotisme véritable. A procéder autrement, nous ne saurions que nous ravalier.

FOURCAUD

DROITES

PRENEZ GARDE A VOUS!

La chambre a invalidé l'élection conservatrice de la Corse, bien que certains groupes de la majorité se fussent engagés, après l'invalidation de l'élection conservatrice de Tarn-et-Garonne, à couper court à ce système d'invalidations scandaleuses.

L'élection de la Corse était aussi valide que celle de Tarn-et-Garonne, et toutes deux ne prétaient aucune prise à la critique. C'est donc le système des invalidations qui continue, la force qui continue de primer le droit.

Mais comme, en la circonstance, il ne s'agit pas seulement des droites, mais du suffrage universel, foulé aux pieds par les républicains, les droites ont le devoir de ne pas se laisser ainsi tondre la laine sur le dos sans mot dire; et c'est ont le devoir de venger le suffrage universel, contre lequel les républicains se revoltent. Sans doute, elles feront tous les sacrifices possibles pour faire réélire leurs